

Relire Chamfort et, d'abord, le mieux connaître

Par Agnès Vaquin

À la lecture du *Chamfort* de Claude Arnaud, on reste sidéré. On avait pour Chamfort l'admiration qu'on réserve aux grands classiques, aux orfèvres de la phrase, de la pointe et de l'âme, mais il nous manquait une dimension. On ne connaissait pas assez l'homme.

Claude Arnaud
Chamfort
Laffont éd., 380 p.

Avec l'intelligence, la sympathie, la minutie, la patience, la passion de certains chercheurs actuels, Claude Arnaud a suivi au mois, voire à la semaine, les cinquante-deux années de sa vie. Non content de ce tour de force, il a pu remonter de la naissance à la conception de son héros (or, il s'agissait là d'un secret bien gardé) et il a décrit, après la mort de l'écrivain, le dimanche 13 avril 1794, les vicissitudes d'une œuvre inédite, inachevée, secrète et cependant reconnue, au fil des siècles, par les plus grands. C'est ainsi que nous découvrons, avec jubilation, l'esprit le plus moderne du dix-huitième siècle. Diderot lui-même ne supporte pas la comparaison.

Dans les années 1740, la société française tremble déjà du futur séisme. C'est un déséquilibre favorable aux ascensions fulgurantes. Tel Figaro, notre grand homme naît bâtard, et Claude Arnaud semble avoir enfin tiré au clair l'énigme de ses origines : il est le fils fait par un chanoine de la cathédrale de Clermont-Ferrand à une noble dame, adultère et pas très jeune. Or, comme la femme d'un cousin épicier du chanoine vient de perdre un nouveau-né, on lui confie le bébé qui va porter les nom et prénoms de l'autre.

À l'âge de raison, l'enfant est renseigné par sa mère adoptive : ne pas s'étonner si « Chamfort » (qui se rebaptise ainsi à vingt ans) affiche, sa vie durant, un anticléricalisme vigoureux. De nos jours, ses succès scolaires lui auraient ouvert les portes de quelque grande école. En 1760, tout reste à faire. Dans une société qui s'amuse et où tout le monde est à la parade, il faut se montrer. Comme Figaro encore, ou comme Beaumarchais et avant lui, Chamfort joue la carte du théâtre. Il réussit à se situer quelque temps, à l'instar de son collègue et futur ennemi La Harpe, dans la mouvance voltairienne. Autre atout : les concours organisés par les Académies. On se souvient des prix

auxquels Rousseau dut sa première notoriété. Toutefois, Chamfort n'est ni Racine, ni Rousseau, bien qu'il se voie primé pour un *Éloge de La Fontaine*. Rebuté par la fortune incertaine d'un *Mustapha et Zéangir* joué en 1776, l'auteur dramatique se suicide en lui sans laisser aucune œuvre. En fait, il peut s'offrir ce luxe : il est célèbre.

Désormais, même sans écrire, Chamfort a tout du grand écrivain professionnel. Il est pensionné, et même fort bien après 1785. Il obtient auprès des grands des postes en rapport avec ses compétences. Il est élu à l'Académie Française en 1781. Il est aux côtés de Beaumarchais dès les premiers combats pour faire valoir les droits des auteurs dramatiques. En août 1790, il est nommé directeur de la Bibliothèque Royale, et y accomplit, avant sa mort en 1794, un inestimable travail de sauvetage des livres et des documents.

Ce ne sont donc pas seulement ces œuvres, totalement oubliées aujourd'hui et auxquelles il a lui-même mis un terme, qui assurent la carrière de Chamfort. Et c'est ici qu'on rencontre l'ancêtre de Rastignac. Sa *Jeune Indienne* lui a ouvert les portes des salons. En trente ans, de nombreuses dames l'ont accueilli, initié, protégé, lui ont causé de grandes joies et de grandes douleurs. Chez elles, il a connu tout Paris. Son expérience va du libertinage en compagnie de danseuses à la mode — lesquelles le gratifient d'une maladie vénérienne qui le défigure — jusqu'à la grande passion romantique pour une exquise personne de cinquante-trois ans qui meurt dans les six mois. Il joue les liaisons dangereuses en conseillant le comte de Vaudreuil qui partage sa maîtresse avec... Marie-Antoinette ! Il glisse des livres osés dans la bibliothèque de la très pieuse Élisabeth, sœur du Roi. Délaissant ses confrères en littérature, qui l'ennuient, Chamfort leur préfère le monde. Il est bientôt l'un des plus brillants causeurs de Paris. On colporte ses propos, on le déteste et on l'adore. Il devient le « Souffleur » de Mirabeau et de Talleyrand.

Ses contemporains soupçonnent-ils ce qu'est l'envers de sa mondanité ? Après l'échec de *Mustapha*, en 1776, il commence en effet son œuvre secrète. Chaque soir, après l'animation du dîner ou de la fête, quand il retrouve sa solitude, il note l'anecdote toute vive, le propos révélateur, le trait assassin. Personne ne connaît l'existence de ces milliers de petits papiers qui constituent sa Comédie humaine. Nous ne savons pas ce qu'il voulait en faire. Au moment de mourir, il confie son trésor à son ami Ginguené. Emprisonné, le malheureux ne peut le préserver du pillage. Ici commence l'histoire complexe des éditions posthumes de Chamfort. Elle n'est pas terminée, puisque

nous découvrons, dans le livre de Claude Arnaud, soixante-dix fragments inédits qu'il a retrouvés.

Or, le mérite de ce biographe ne se réduit pas à son remarquable travail d'enquête. Il s'établit entre son héros et lui un véritable phénomène d'empathie, ce qui devient passionnant au moment où se produisent les premières convulsions révolutionnaires. Entre 1789 et 1794, le comportement de Chamfort présente bon nombre d'attitudes en apparence contradictoires. Claude Arnaud montre alors comment s'est éveillée en lui une conscience politiquement étonnamment actuelle.

Avant 1789, Chamfort connaît tout le monde à Paris. Des liens divers l'attachent aux futurs protagonistes. Il discute avec tous, mesure journalièrement la futilité et l'inconscience des uns, les espoirs et les ambitions des autres. Une grande amitié orageuse le lie à Mirabeau, à qui il sert de nègre à l'occasion. À partir du mois de mai, il est, comme on dit, de tous les coups, mais officieusement. Il évite d'être député, car les honneurs ne l'intéressent pas, l'argent non plus, d'ailleurs, puisque, fin 91, il renonce à sa pension d'écrivain, donne ses économies à l'État et, six mois plus tard, commence par refuser le fameux poste de directeur de la Bibliothèque Royale.

En revanche, dans cet extraordinaire bouleversement de l'ordre des choses où tout reste à inventer, Chamfort prend des positions tout à fait marquantes : contre la violence, d'abord. Les massacres lui font horreur et sa vieille certitude que l'homme est mauvais, mûrie dans les salons, s'en trouve, si possible, encore renforcée. De là vient peut-être, au fond, toute la difficulté qu'il semble avoir à s'impliquer dans une tendance. Très souvent proche des hommes, il s'intègre mal aux groupes. Pourtant, il finit par entrer au Club des Jacobins, et fréquente Condorcet et Siéyès. Quand, avec la guerre, survient l'escalade de la violence, c'est pour lui une expérience tragique.

D'une part, il reste totalement attaché aux Droits de l'Homme, liberté et égalité pour tous, combattant à l'occasion pour que soient citoyens français à part entière quarante mille Juifs d'Alsace et d'Avignon. Dans cette optique, il considère qu'il faut abattre le roi et l'aristocratie, il voit mourir le premier avec indifférence, et met sa plume au service d'une action psychologique destinée à démoraliser les troupes monarchistes. De même, il reste un ennemi irréductible de tout fanatisme religieux, donc de l'Église et des prêtres, mais aussi de certains de ces mêmes Juifs qu'il défend pour d'autres raisons.

D'autre part, le désordre et la violence qui se déchaînent autour de lui concordent trop bien avec son pessimisme. Il lui aurait fallu une révolution pacifique ! En juin 1793, après l'arrestation des députés girondins, quand on lit sur les murs de Paris la formule : « Liberté, égalité, fraternité, ou la mort », Chamfort commente : « Sois mon frère, ou je te tue. » Le misanthrope a toujours raison. Dans l'entourage de Chamfort, à la Bibliothèque Royale, se cache un délateur frustré, qui veut sa peau et l'obtient. Plutôt que de subir la promiscuité de la geôle, Chamfort se suicide et, sur le moment, se rate. Il finit cependant par mourir, sans avoir le temps de voir le 9 thermidor.

Quant à nous, après Stendhal, Mérimée, Pouchkine, Nietzsche, Céline, Camus, Léautaud et Cioran, il ne nous reste plus qu'à relire Chamfort. Et à le remodeler à notre image, à la lumière de ce jour nouveau. Ce que ce diable d'homme avait d'ailleurs prévu : « *L'estime pour un auteur est proportionnelle à l'analogie entre ses idées et celles de son lecteur.* »